

Victimes ou protagonistes : les femmes et la guerre

Deirdre Meintel

Guerres et stratégies

Volume 7, numéro 1, 1983

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/006116ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/006116ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département d'anthropologie de l'Université Laval

ISSN

0702-8997 (imprimé)

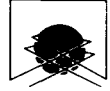
1703-7921 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Meintel, D. (1983). Victimes ou protagonistes : les femmes et la guerre. *Anthropologie et Sociétés*, 7 (1), 179–186. <https://doi.org/10.7202/006116ar>

VICTIMES OU PROTAGONISTES: LES FEMMES ET LA GUERRE



Deirdre Meintel

Département d'anthropologie sociale
Université de Cambridge

Le sous-titre du colloque « Les Femmes et la Guerre » qui a eu lieu le 8 mai 1982 à Vancouver à l'occasion du dernier congrès de la Société Canadienne d'Ethnologie est assez révélateur : « Processus de prise de décisions, participation et contrôle ». Selon Mona Etienne, qui a organisé la session en collaboration avec Viana Muller, le but était de « démystifier » le sujet et de mettre en évidence les rôles variés des femmes dans la guerre au niveau des sociétés pré-capitalistes, rôles qui dépassent ceux de victimes passives ou de simple butin pour les vainqueurs. Ceci implique évidemment la mise en question de la notion de la guerre comme phénomène social où les hommes seraient les seuls acteurs. De plus, ajoute Mona Etienne, les communications au colloque présupposent que la guerre implique une gamme d'activités dont le port des armes sur le champ de bataille n'est qu'un exemple.

Parmi les sept communications, quatre traitaient des activités belliqueuses des femmes dans des sociétés africaines : Baulé (Etienne), Bijago (Deirdre Meintel Machado), Anno (Diana Rey-Hulman) et Yoruba (Constance Sutton). Deux autres décrivaient des sociétés amérindiennes, celle de Alan Klein sur l'Amérique du Nord et celle d'Irene Silverblatt sur les Incas. L'étude comparative de Christine Gailey sur le statut des femmes par rapport à leurs rôles dans la guerre se réfère aux données ethnographiques de Tonga et du Dahomey.

Il faut, au préalable, élargir le contexte des propos préliminaires d'Etienne. La plupart des travaux anthropologiques assument que la guerre est le fait des hommes. Harris, par exemple, découvre dans la « nécessité écologique » (facteur premier de la guerre pour la plupart des sociétés dans l'histoire) une explication de la « suprématie masculine » (1974: 83-107; 1978: 81-97). La conception de la guerre comme le fait des hommes et la raison de leur domination sur les femmes apparaît dans au moins deux textes généraux (Harris 1980: 188-190; Ember et Ember 1981: 315-316). Harris trouve que

la formation culturelle d'hommes violents et agressifs et de femmes soumises répond à deux exigences sociales : 1) la nécessité de limiter la violence à l'intérieur de la société et 2) celle de fournir une récompense aux guerriers qui les stimulerait à se montrer courageux sur le champ de bataille (1978: 83-105).

Toute une série d'études comparatives sur le rapport entre les normes de résidence post-maritale et la fréquence du conflit armé concerne uniquement les liens sociaux entre hommes (Murphy 1957; Thoden van Velzen et van Wetering 1960; Otterbein 1968). Thoden van Velzen et van Wetering ajoutent : « Les groupes de pouvoir doivent se constituer par des hommes parce que les hommes jouent les rôles politiques les plus importants dans toutes les sociétés » (180). De même, la polygynie est citée comme facteur qui fait monter la fréquence des conflits armés à cause des querelles et rivalités qu'elle suscite entre hommes (Andreski 1958: 18; Otterbein 1968: 281). Les rôles que les femmes, influencées par leurs liens de parenté ou de résidence, pourraient jouer dans la formation d'alliances ou de rivalités sont entièrement négligés dans ces études. (Nous discuterons ce problème de façon plus détaillée dans une prochaine publication).

Le domaine des études anthropologiques sur la guerre est marqué par l'ambiguïté particulièrement frappante du terme « homme » (*man*). Turney-High, par exemple, ouvre son traité sur la guerre primitive en posant la question : « Pourquoi les hommes font-ils la guerre ? » (1971: 141). Il dit ensuite les motifs de « l'homme » pour se battre, motifs qui, dans son discours, fonctionnent uniquement au masculin (répit de l'ennui causé par la monotonie de la vie domestique, expression de jalousie sexuelle, orgueil masculin, etc.). Un peu plus loin, le même auteur développe une des discussions comparatives les plus complètes de la participation des femmes dans toutes les phases de la guerre; leurs motivations à elles demeurent toutefois inconnues. L'apogée de ce genre de discours ambigu est atteint, peut-être, par Tiger et Fox qui présentent « l'homme » comme un « animal impérial », tout en disant que seuls les mâles sont naturellement agressifs, voire « impérialistes » (1974).

D'autres confusions « linguistiques » peuvent être repérées dans cette littérature. Wallace et Hoebbel, par exemple, parlent des hommes Comanches qui voulaient conduire leurs raids sans être « encombrés » par femmes et enfants. Mais il était de pratique courante, selon eux, que les femmes « accompagnent » les groupes de guerriers; la raison donnée par les auteurs étant « pour le plaisir de se battre un peu »¹. On se demande par quel processus d'apprentissage ces femmes-là avaient suffisamment d'expérience dans l'usage de l'arc pour pouvoir se « divertir » de cette manière.

¹ « ... for the fun of a little fighting » (Wallace et Hoebbel 1952: 253).

Etienne faisait référence, dans son introduction au colloque, aux « stéréotypes » concernant le rôle des femmes, selon lesquels elles ne seraient que les victimes ou le butin de la guerre. Nous ajoutons deux autres rôles qui leur sont fréquemment attribués : premièrement, celui de la Jezabel qui, par désir de gratification narcissique, ou en vertu de son caractère sanguinaire, pousse les hommes à la violence entre eux (voir à ce propos Turney-High 1971: 152, 157); deuxièmement, on retrouve les femmes dans le rôle des pacifistes de la nature, sur ce point les propos de Mead rejoignent ceux de Fox et Tiger. Selon Mead, la femme ne se bat que pour sa nourriture ou la défense de ses enfants (1967: 220); Tiger et Fox affirment qu'elles ne se battent que pour protéger leurs maisons ou leurs terres (1974: 252). Dans les deux cas, on assume que la différence entre la participation des hommes et des femmes à la guerre relève de leur nature biologique.

Tiger et Fox parlent des femmes comme de la réserve militaire de dernière instance². Il est clair que cette assertion ignore une vaste quantité de données ethnographiques présentées dans le cadre de ce colloque, données que nous allons résumer ici. Il deviendra évident que les activités guerrières des femmes n'excluent pas, dans plusieurs cas, le port d'armes, quoique plus souvent leur contribution militaire réussit à prendre d'autres formes. Nous essayerons de mettre en relief l'apport théorique de l'ensemble des sept communications tant à l'étude anthropologique de la guerre, qu'aux études comparatives des hiérarchies sexuelles.

Les rituels féminins qui constituent une condition première à la réussite des combattants furent examinés dans plusieurs communications (Etienne sur les Baulé, Rey-Hulman sur les Anno, et Meintel sur les Bijago). En fait, maints exemples de tels phénomènes peuvent être trouvés : Turney-High fait mention des rites exécutés par les femmes Tlingit et Jivaro avant et pendant la guerre, aussi bien que des nombreux cas où les femmes fêtent les victoires et le courage des guerriers (1971: 155-156). Lowie affirme que chez les Crow, la guerre et la religion sont « entrelacées » et que les femmes participent pleinement dans les rites requis pour faire la guerre (1956: 215, 260-261). Etienne a mis l'accent sur le pouvoir décisionnel exercé par les femmes dans des sociétés comme les Baulé, où les rites accomplis par les femmes sont une condition nécessaire à la victoire. Le fait que l'on continue de concevoir la guerre comme activité exclusivement masculine, en dépit de telles données, accessibles depuis longtemps, témoigne d'un préjugé évident relevé par Etienne. Il est clair que, selon les conceptions indigènes, ces rituels féminins font partie intégrante de l'activité guerrière au même titre que les combats armés.

Plusieurs autres rôles que les femmes peuvent jouer en faisant la guerre furent discutés au colloque. Les guerriers Anno (Côte d'Ivoire) étaient

² « They are the military sex of last resort » (Tiger et Fox 1974: 252).

accompagnés au combat par leurs sœurs constituées en garde magique, tandis que leurs épouses restaient au village, chargées des rites de protection dont nous venons de parler (voir le texte de Rey-Hulman dans ce même numéro). Les femmes Inca accompagnaient leurs maris au service militaire, et les aidaient dans le travail de corvée, un autre service exigé par l'état impérial. Lors des expéditions militaires, les femmes s'occupaient du transport et de la préparation de la nourriture (idem pour les femmes dans de nombreuses sociétés amérindiennes; voir Turney-High 1971: 154). Quoique subalternes, ces rôles de porteuses et de cuisinières sont également considérés comme « militaires » dans les armées modernes, fait souligné par Silverblatt.

Les femmes Yoruba, discutées par Sutton, participaient collectivement à l'approvisionnement des combattants par le truchement des associations des femmes marchandes. La distribution de la nourriture, à partir des fermes et des marchés en allant jusqu'au front, était sous la direction de l'Iyalode, qui est la femme chef des marchandes. Cela impliquait un pouvoir décisionnel marqué sur le déclenchement ou la cessation des combats. Sutton a fait mention de la redoutable Madame Tinabu, puissante Iyalode et trafiquante d'esclaves, dont les actions militaires au milieu du dix-neuvième siècle sont bien connues (voir aussi à ce propos Ajayi et Smith 1971: 118). À certaines époques, selon Sutton, des femmes cheftaines prenaient la direction stratégique des guerres civiles dans le but de faire avancer leurs intérêts commerciaux. Et certaines femmes, dont la légendaire Morami, jouaient le rôle d'espionnes, rôle pour lequel les Yoruba croyaient les femmes particulièrement bien douées; ainsi, dans la phrase Yoruba citée par Sutton, « elles désarmaient l'ennemi par la trahison ».

D'habitude les femmes Yoruba de haut rang recrutaient des guerriers dans leur entourage; de façon semblable les femmes cheftaines de Tonga, décrites par Gailey, rassemblaient des combattants à l'appui de leurs frères ou neveux dans les guerres de succession. Les épouses accompagnaient d'habitude leurs maris à la guerre, même quand il s'agissait de se battre dans une autre île. Normalement ces femmes se limitaient aux soins des blessés et à la garde des canoes, mais il leur arrivait parfois de venger quelqu'un de leurs proches en tuant des ennemis.

Aux îles Bijagos (Golfe de Guinée), habitées par un peuple matrilineaire du même nom, les femmes contrôlaient la distribution du produit agricole aussi bien que le commerce. D'habitude, c'étaient les femmes qui poussaient les hommes à faire la guerre. Celle-ci prenait la forme de raids contre les diverses ethnies qui habitaient la côte, avec l'objectif de prendre des captifs, du bétail et d'autres formes de butin. Une fameuse marchande d'esclaves du début du dix-neuvième siècle, Mãe (« mère ») Aurelia, avait à son emploi de nombreux « marins », mercenaires qui se lançaient contre ses rivaux, africains ou européens, à son gré. Les Bijago connaissaient des femmes puissantes qui accédaient parfois au rang de chef souverain et qui, en tant

que tel, fonctionnaient comme des stratèges militaires. Les dernières décennies de la résistance à la conquête portugaise furent marquées par le commandement de deux femmes, Rainha (« reine ») Julia dans les années vingt, et Oquinca (« prêtresse ») Pampa, qui n'a cédé au pouvoir colonial qu'en 1936.

La participation féminine au combat proprement dit fut le thème de Klein dans son étude comparative fondée sur des données amérindiennes. Selon lui, il y a eu des guerrières notables chez les Delaware et, apparemment, chez les Navajos, où les femmes pouvaient en principe accéder au poste de chef de guerre. Dans les sociétés des Plaines, il arrivait parfois aux femmes de porter des armes; i.e. chez les Pawnees, les Cheyennes et les Crow (voir aussi Lowie 1956: 215) et ceci en dépit de la baisse relative du statut social des femmes à l'époque coloniale. Une femme Crow mentionnée par Klein est devenue une guerrière renommée et membre du conseil politique de la tribu; le cas est doublement intéressant parce que cette femme a pris d'autres femmes comme épouses sociales, ce qui suggère que l'institution du berdache avait son pareil féminin. Certaines femmes des Plaines furent poussées à faire la guerre à la suite d'appels reçus dans des visions. D'autres, comme chez les Cheyennes par exemple, l'ont fait afin de venger la mort au champ de bataille de quelqu'un de leurs proches (de même chez les Tonga, voir plus haut). Turney-High, en dépit de son scepticisme quant à l'habileté des femmes à manipuler les armes, mentionne plusieurs cas semblables, entre autres parmi les Ojibwa (1971: 154).

Les guerrières les plus célèbres sont sans doute les femmes-soldats du Dahomey au dix-huitième et dix-neuvième siècles, discutées par Gailey. Leurs exploits et leurs prouesses au combat firent une impression très forte sur les observateurs européens de l'époque, qui les désignèrent par le terme « Amazones » (voir à ce propos Smith 1976: 66-67). Mais, selon Gailey, leur participation au combat ne relevait pas d'un statut particulièrement élevé de la femme dans la société dahoméenne, ceci en tenant compte du mode de leur recrutement et de leurs conditions de service. Toutes les filles de treize ans étaient obligées de se présenter au roi; ce dernier en sélectionnait quelques-unes pour son service domestique et d'autres pour son armée³. Comme membres de la maisonnée royale, les guerrières devaient rester célibataires, condition qui ne s'appliquait pas aux soldats mâles. La mobilisation des femmes n'était qu'une des formes de tribut que les communautés locales, organisées sur la base de la parenté, devaient rendre à l'état naissant. La levée des femmes imposée à ces communautés, poursuit Gailey, entraînait une perte de ressources productives et reproductives. Malgré le prestige qui y était attaché, le service de ces guerrières n'en était pas moins obligatoire, « un honneur qu'elles ne pouvaient refuser » (Gailey rappela

³ D'autres femmes dahoméennes furent conscrites comme esclaves (à la place de leurs maris, frères ou pères déclarés coupables d'un crime), comme prostituées ou pour le travail administratif de l'état.

le débat actuel aux États-Unis sur la conscription féminine, qui est souvent présentée comme signe de la « libération » des femmes).

Pendant que Gailey démontre que la participation des femmes dans le combat armé n'est pas l'indice d'un statut social élevé pour les femmes, d'autres communications du colloque notent que leur absence du champ de bataille ne constitue pas non plus une preuve de leur infériorité sociale. L'examen des rôles tenus par les femmes dans l'*ensemble* des activités militaires est beaucoup plus fructueux pour la compréhension de leur statut social; il serait, néanmoins, prématuré de notre part de proposer des conclusions globales à cet égard, étant donné la complexité des problèmes analytiques en jeu. Silverblatt, par exemple, démontre que la forme de la participation des femmes andéennes dans les guerres de l'empire des Incas fait continuité avec une tradition de complémentarité et d'entraide mutuelle entre les femmes et les hommes dans ces sociétés. En même temps, d'autres données (Silverblatt 1981: 178) citées par Gailey suggèrent que, dans certains autres contextes, l'état impérial des Incas s'appropriait le travail productif et reproductif des femmes de façon analogue au recrutement des femmes pour la guerre dans l'état dahoméen. Dans les cas présentés au colloque où les femmes jouissaient d'un pouvoir déterminant sur la conduite de la guerre, comme chez les Bijago et les Yoruba (voir aussi la description des Iroquois dans Brown 1975: 249), ce pouvoir était étroitement lié à leurs fonctions économiques dans la vie quotidienne. Il faudrait une étude plus détaillée pour déterminer la validité générale de cette corrélation et ses conséquences théoriques.

Il est souvent affirmé que les femmes étaient exclues de la chasse, de la guerre, et du commerce à longue distance à cause de leurs responsabilités maternelles, et que cette exclusion explique le développement historique du statut secondaire des femmes. Or, les communications présentées démontrent que cette exclusion n'est pas universelle en ce qui concerne la guerre et le commerce. À ce propos, Silverblatt cite des observateurs espagnols de l'époque coloniale au Pérou, qui se déclarent scandalisés par le fait que les femmes andéennes entreprenaient de longs voyages avec leurs maris, et ceci malgré grossesse ou accouchement récent! Même si le port d'armes était souvent réservé aux hommes, le rôle de ce facteur dans l'évolution des hiérarchies sexuelles demeure peu clair. Soulignons encore une fois que les tabous contre l'utilisation des armes par les femmes, que l'on trouve par exemple en Nouvelle Guinée, est loin d'être universel. Le problème de l'existence ou du développement d'un tel monopole, ainsi que ses conséquences pour le statut des femmes restent à approfondir dans des études à venir.

Nous sommes tentés de reformuler la question posée par Turney-High de la façon suivante : « Les femmes, pourquoi font-elles la guerre ? » Bien que les données présentées au colloque ne nous permettent pas de donner une réponse globale, nous remarquons l'importance des intérêts politiques

des femmes qui s'impliquaient dans les guerres de succession à Tonga, aussi bien que les intérêts économiques des femmes Yoruba et Bijago. Sutton a établi le rapport chez les Yoruba entre la guerre et le commerce, domaine d'activité féminine très important. D'un côté, la guerre assurait l'accès à de nouvelles voies de commerce, à la capture d'esclaves, et au contrôle politique de régions qui pouvaient fournir des biens utiles au commerce. De l'autre côté, les richesses accumulées par le commerce fournissaient aux Yoruba les moyens de poursuivre la guerre. Sutton ajouta que, de façon générale, le début et la fin des activités militaires coïncidaient avec des intérêts commerciaux précis. Aux îles Bijagos les razzias menées sur la côte guinéenne constituaient un apport essentiel au commerce dirigé par les femmes. Notons simplement que ces « facteurs » (la vengeance, les intérêts économiques et politiques) ne relèvent pas d'une psychologie féminine, mais plutôt d'éléments structurels. Ces facteurs s'appliquent à tous les membres de la société, hommes et femmes; ils peuvent les affecter différemment, en tenant compte de leurs rôles respectifs, et ceci en relation avec chaque cas précis.

OUVRAGES CITÉS

- AJAYI J.F. et R.F. Smith
 1971 *Yoruba Warfare in the Twentieth Century*. Cambridge: Cambridge University Press.
- ANDRESKI S.
 1958 *Military Organization and Society*. London: Routledge and Kegan Paul.
- BROWN J.K.
 1975 « Iroquois Women : An Ethnohistorical Note »: 235-251, in Rayna Rapp Reiter (éd.), *Toward an Anthropology of Women*.
- EMBER C. et M. Ember
 1981 *Anthropology*. Englewood Cliffs, New Jersey: Prentice-Hall.
- HARRIS M.
 1974 *Cows, Pigs, Wars and Witches : The Riddles of Culture*. New York: Vintage Books.
 1978 *Cannibals and Kings : The Origins of Cultures*. New York: Vintage Books.
 1980 *Culture, People and Nature*. New York: Harper and Row.
- LOWIE R.
 1956 *The Crow Indians*. New York: Holt, Rinehart and Winston.
- MEAD M.
 1967 « Alternatives to War »: 215-228, in M. Fried, M. Harris et R. Murphy (éds), *War, the Anthropology of Armed Conflict and Aggression*. Garden City, New York: Natural History Press.

- MURPHY R.
1957 « Intergroup Hostility and Social Cohesion », *American Anthropologist* 56 (6): 1018-1035.
- OTTERBEIN K.
1968 « Internal war : a cross-cultural study », *American Anthropologist* 70 (2): 277-289.
- SILVERBLATT I.
1980 « The Universe has Turned Inside Out. There is no Justice for us here...: Andean Women Under Spanish Rule »: 149-185, in M. Etienne et Eleanor Leacock (éds.), *Women and Colonization : Anthropological Perspectives*. New York: J.F. Bergin.
- SMITH R.S.
1976 *Warfare and Diplomacy in Pre-Colonial West Africa*. London: Methuen.
- THODEN VAN VELZEN H.U.E. et W. Van Wetering
1960 « Residence, Power Groups, and Intra-societal Aggression : an inquiry into the conditions leading to peacefulness within non-stratified societies ». *International Archives of Ethnography*, 49 (2ième partie): 169-200.
- TIGER L. et R. Fox
1974 *The Imperial Animal*. Frogmore, St. Albans, Hertsfordshire: Paladin.
- TURNER-HIGH H.
1971 *Primitive War : Its Practice and Concepts*. Columbia: University of South Carolina Press.
- WALLACE E. et E.A. Hoebbel
1952 *The Comanches : Lords of the South Plains*. Norman: University of Oklahoma Press.

**MESDAMES ! Venez voir l'exposition « OBUS POUR LA VICTOIRE »
Chez EATON – Ouverture demain. Vous y trouverez la plus grande
collection de projectiles jamais présentée à Montréal.**

**On a besoin de milliers de femmes immédiatement pour ce travail
d'importance vitale qu'est le remplissage des obus.**

– Le travail est propre
– Il est intéressant
– Il est bien rémunéré

– Et c'est un travail de toute
urgence que toute Canadienne
et tout Canadien peut faire.

Source : G. Auger et R. Lamothe,
*De la poêle à frire à la ligne de feu. La vie quotidienne des Québécois
pendant la guerre 39-45*. Montréal: Boréal Express